

Christian Blackshaw au pinacle du romantisme

MERCREDI

8

JUILLET
20 H

ÉGLISE DE
SAINT-ALPHONSE-
RODRIGUEZ

PROGRAMME

- › **PIOTR ILITCH
TCHAIKOVSKI** (1840-1893)
LES SAISONS, OP. 37A – 40 min

ENTRACTE – 20 min

- › **FRÉDÉRIC CHOPIN** (1810-1849)
QUATRE MAZURKAS, OP. 24 – 11 min
- › **FRANZ SCHUBERT** (1797-1828)
IMPROMPTUS, D. 899 – 28 min

Présenté par

 Desjardins

ARTISTE

Christian Blackshaw, piano

English version
available online



NOTE DE PROGRAMME

PIOTR ILITCH TCHAIKOVSKI (1840-1893)

LES SAISONS, OP. 37A (1875-1876)

Tchaïkovski a réussi dans tous les genres : symphonique, concertant, ballet, opéra, quatuor à cordes, mélodies, mais aussi dans ses œuvres pour piano solo, dont *Les Saisons* constituent le recueil le plus important.

Un mensuel de Saint-Petersbourg lui avait commandé une pièce pour piano pour chacun des mois de l'année 1876. Tchaïkovski présenta ses nouvelles partitions à son éditeur de circonstance et, pour chacune de ses pièces, il associa le mois de l'année à une ambiance caractéristique. Les numéros 1 et 12 — *Janvier – Au coin du feu* et *Décembre – Noël* — sont les seuls écrits pour un cadre domestique; les dix autres pièces étant clairement écrites pour évoquer des activités extérieures (*Chant de l'Alouette* [3], *Les Moissons* [8], *La Chasse* [9], etc.). *Les Saisons* est un véritable recueil romantique, qui en possède toutes les caractéristiques : écriture tantôt sensible, tantôt exacerbée, évocation imagée des situations et des sentiments, liberté d'écriture et, bien entendu, mélodies expressives, de la main d'un des grands maîtres en la matière. L'influence schumannienne est sensible dans *Au coin du feu* [1] et le *Chant de l'Alouette* [3].

Ailleurs, on y trouve une vraie exubérance : scènes de vie populaire dans *Carnaval* [2], sonneries et chevauchées dans *La Chasse* [9], robustesse et grelots de traîneau dans *Troïka* [11]. Et puis cette propension naturelle de Tchaïkovski pour l'intériorité lyrique fait merveille dans la *Barcarolle* [6] et le *Chant d'automne* [10]. Sa plume éblouit partout par sa générosité, sa fluidité, sa capacité à tout explorer, depuis l'intimité jusqu'à la fièvre !

FRÉDÉRIC CHOPIN (1810-1849)

QUATRE MAZURKAS, OP. 24 (1835-1836)

L'œuvre pianistique de Chopin, immensément riche, expressive et variée, est fondée sur le précepte d'une analogie entre musique et langage, entre vocalité et forme. Chopin est donc le véritable continuateur du *bel canto* de Bellini, car il n'écrivit jamais d'opéra et peu d'œuvres vocales.

Chopin a composé 57 mazurkas — une danse polonaise traditionnelle à trois temps, où l'accent est déplacé sur le temps faible, avec un caractère chantant omniprésent. Chacune des mazurkas est ciselée comme une pierre précieuse. Le recueil de l'opus 24 comprend quatre mazurkas.

La première mazurka est en sol mineur, tour à tour mélancolique et rythmique, et explore les contours du *rubato*, cette singularité faisant fluctuer le tempo de manière parfois infinitésimale, parfois marquée, pour obtenir un effet expressif et une ambiguïté que l'on considère aujourd'hui comme caractéristiques de Chopin lui-même. La deuxième mazurka, en do majeur, met en contraste la ligne de basse régulière avec une fluide et légère mélodie. Un épisode central en ré bémol fait alterner les deux mains avec facétie. La troisième mazurka, en la bémol majeur, est animée et toute en contrastes. La quatrième mazurka, en si bémol mineur, est saisissante par ses innovations.

L'introduction chromatique et syncopée donne déjà le ton d'un climat voilé, intérieur et subtil. La fièvre survient ensuite en motifs pointés... Puis, dans la partie centrale, Chopin voulait donner l'illusion d'un chœur mixte, demandant d'effleurer délicatement le clavier. La coda est splendide par son ralentissement de plus en plus marqué, jusqu'au bord du silence...

NOTE DE PROGRAMME

(Suite)

FRANZ SCHUBERT (1797-1828)

QUATRE IMPROMPTUS, D. 899 (1827)

Schubert compose ses impromptus en 1827, juste après son *Voyage d'hiver* (D. 911), recueil de toutes les douleurs. L'écriture des impromptus était alors pour lui comme un exutoire. Il avait composé depuis 15 ans ses six cents lieder, et il maîtrisait alors comme personne l'écriture de la forme brève. On peut considérer les impromptus comme des lieder sans paroles, car la ligne de basse à la main gauche y soutient le fil mélodique de la main droite, ou l'inverse quelquefois. Les impromptus chantent le drame, la liberté et le grand air, avec des accents romantiques remarquables. Le premier impromptu en do mineur s'ouvre sur un accord sombre fortissimo... Suit un thème mélancolique, et le climat s'étoffe jusqu'à un rythme de marche funèbre... Puis se déploient de longues pédales, des croches ascendantes, des cris d'appel tragiques — nous sommes en plein romantisme ! Le deuxième impromptu évoque le fil de l'eau, le temps qui fuit, la liberté des sentiments amoureux. Toute paix est décidément fugitive, nous dit l'épisode central angoissant. Le troisième impromptu est un hymne nocturne, ponctué d'ondulations et soutenu par une chaude mélodie; une page éternelle qui enchante cœur ! Le quatrième impromptu en la bémol majeur est chantant, puis léger, et enfin haletant quasiment sans cesse. La basse devient rayonnante, dans le registre de la voix humaine, sous des arpèges déferlants. Une section centrale exprime la désolation et une profonde angoisse — on est alors proche de Chopin... Puis le retour au la bémol conclut de manière apaisée, mais toujours dans la même nostalgie.

© Jean Portugais